

Il neigeait

La brume et ses démons

Le bar est désert depuis une bonne heure déjà. Il ne reste que lui encore une fois.

– Faut vous lever maintenant, je ferme.

Magalie lui secoue le bras fermement comme elle le fait plusieurs fois par semaine depuis des mois. Avant, il ne venait pas au Relais St Georges, c'est trop près de la gendarmerie, en face en fait. Mais depuis qu'il a garé sa voiture au milieu du rond point en bas de la rue un soir où il était encore plus saoul que d'habitude, le capitaine lui a confisqué les clés de la Clio. Tant qu'à être piéton et alcoolique, autant ne pas tenter le diable et aller au plus court en sortant de chez soi. Boire à 50m de la gendarmerie, c'est quand même plus simple.

– Déjà ?

– Oui déjà, il est onze heures passées et y a plus que vous. Allez, levez-vous.

Il commence à dégouliner du vieux tabouret de bar, tant bien que mal. Tout est vieux d'ailleurs dans ce bar-hôtel-restaurant. Tellement vieux qu'on pourrait croire que les clients sont morts depuis longtemps et qu'eux non plus n'ont pas été remplacés. Rien n'a changé depuis les années 70 qu'on imagine triomphantes pour l'établissement. La chute est lente mais certaine depuis lors et la décoration qui devait être du dernier cri il y a trente ans donne autant envie de vomir que l'alcool que sert Magalie. Tout est marron pisseux, du mobilier aux tapisseries fleuries en passant par les vieilles boiseries. Un peu plus et on se croirait dans un musée dédié aux seventies. Et il n'y a pas que cette décoration Formica, il y a aussi l'odeur, l'odeur de rance, de vieux, de moisi qui semble dégouliner du plafond et des murs comme lui tabouret dans une espèce de liquéfaction finale de plastique fondu. Décidément un truc à vous faire gerber avant même d'avoir commencé à boire.

Il n'y a guère que Magalie qui dépareille derrière son bar. Enfin, c'est quand même déjà beaucoup dire : c'est la fille du patron qui est lui même le fils des principaux responsables de la tapisserie à fleur et de tout le reste. Elle a là, à côté de lui, comme toujours lorsqu'elle le met dehors et qu'il est sérieusement alcoolisé. Elle s'attend à ce qu'il dégringole en descendant du tabouret et elle sait qu'il va s'affaler dans ses bras et en profiter au passage pour fourrer sa tête dans son décolleté généreux. « Un décolleté à la tartiflette » lui avait-il lancé une fois que le Dalwhinnie l'avait rendu euphorique. Elle lui avait collé une telle baigne qu'il avait eu le temps de faire un demi-tour complet avant de toucher le sol et il en était resté tout surpris en se relevant. Depuis, il s'est toujours bien gardé de lui faire des remarques et même souvent, il se recule du bar avant de dire des choses qui pourraient déclencher une nouvelle foudre à cinq doigts. Ca y est, il s'est affalé dans ses bras et il a la tête entre ses deux bons gros seins.

– Remarque, il est pas moche du tout, pense-t-elle, dommage qu'il soit poivreau à son âge.

Elle n'a pas de mal à le relever, ses bras en ont vu d'autres et des plus lourds. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui peuvent faire peur à sa solide constitution de savoyarde boulotte. Elle lui sort finalement la tête de son soutien-gorge. A voir son sourire béat, elle devine qu'il a senti la petite touche de parfum qu'elle avait mis à son intention. « Il est pas mal du tout... »

Mais déjà il titube vers la porte vitrée et tente de pousser la porte.

– Il faut tirer lorsqu'on sort, tirer comme d'habitude

– Mouais, comme d'habitude, me demande si vous faites pas exprès de changer le sens à chaque fois !

Elle sourit à ces bêtises de pilier de bar et retourne derrière son bar pour éteindre les lumières.

- Bonne nuit ! Lui lance-t-il
- Bonne nuit, à bientôt.

Elle l'entend vaguement grommeler quelques mots qu'elle ne comprend pas. Il est déjà en train de traverser la rue en titubant sous quelques flocons de neige qui tombent là comme égarés du gros de la troupe. Le mois d'octobre mord déjà durement de ses crocs froids les imprudents qui osent s'aventurer dehors sans une épaisse couche de vêtements. Les sommets qui entourent St Jean de Maurienne sont saupoudrés de neige depuis plus de dix jours déjà et la vallée se réveille certains matins sous une fine pellicule blanche qui s'efface bien vite dès qu'un rayon de soleil fait son apparition. C'est comme ça dans la vallée, la neige ne reste pas très longtemps, même au plus fort de l'hiver maintenant, il est devenu exceptionnel que St Jean de Maurienne passe plus d'une semaine sous une neige persistante.

Il passe la grille qui mène à l'arrière-cour qui sert de parking pour tous les véhicules du peloton et se dirige vers la porte qui se situe à l'arrière du bâtiment et qui mène aux appartements de la caserne. Les lumières des pièces encore éveillées jettent une lueur bien utile sur la cour et éclaire un chemin rendu bien périlleux par l'alcool.

Trois étages à monter, c'est toute une aventure lorsqu'on les monte avec les trois quarts d'une bouteille de whisky dans les veines. Une fois la porte atteinte, le plus dur est fait puisque la porte n'est pas fermée à clef, elle ne l'est plus depuis longtemps, depuis qu'un soir il avait réveillé toute la brigade parce qu'il ne réussissait pas ouvrir sa porte.

Son appartement, enfin. Il est trop grand cet appartement pour un homme ivre. La chambre est au bout du couloir à gauche. Le lit finalement où il laisse tomber presque violemment son corps sans s'en rendre compte. Il ôte ses chaussures en les poussant une à une maladroitement avec les pieds puis pousse son vieux jean au bout du lit. Avant de sombrer complètement dans les brumes de l'alcool, il tend machinalement son bras gauche jusqu'à la table de nuit et attrape la plaquette de Stilnox. Un puis deux comprimés feront l'affaire pour cette nuit. Il sait exactement dans quel état ce cocktail d'alcool et de somnifères va le plonger. Il sait que ses démons surgiront à un moment ou à un autre de la brume et que ce cocktail lui donnera la force de les affronter encore, comme la nuit d'avant et comme celle de demain sûrement.

Dès qu'il ferme les yeux après avoir éteint la lumière, les premières images assaillent son cerveau. Des images floues, mélangées d'aujourd'hui, d'hier et d'avant. Des images où les seins de Magalie saignent lentement puis s'enneigent comme les sommets de la vallée de la Maurienne. Les traits du visage de Magalie se déforment, se tordent, son teint devient livide, bleuté, aussi bleuté que la glace qui recouvre ses seins. Elle est dans une morgue, la morgue. A côté de son corps, un Berretta automatique comme celui qui porte les gendarmes, il le tient dans sa main d'ailleurs ce pistolet, il le serre même si fort qu'il en a mal aux doigts. Au fond de la pièce, il y a une porte, une porte avec le ruban jaune de la police criminelle, une grande porte en bois qu'il pousse doucement et qui grince affreusement, derrière une nouvelle pièce baignée de lumière et encore le corps de Magalie livide sur une table de bois clair. Elle ne bouge pas et pourtant il entend ses cris sourds, comme étouffés alors qu'elle est juste devant lui. Il détache ses yeux du corps et toute la pièce a changé soudain. Elle est devenue beaucoup moins lumineuse et incroyablement plus vaste. C'est une salle d'audience dans un tribunal et le corps de Magalie est au centre. Elle ne crie plus. Un homme en robe rouge qui semble présider le regarde et semble lui parler mais il n'entend rien. Il tient toujours le Berretta mais il n'a plus mal aux doigts. Soudain, il a un sentiment de vertige, comme s'il faisait une chute dans le vide.

Il se réveille, en sueur comme d'habitude, la tête lourde. Le sang semble frapper ses tempes comme pour sortir de son crâne trop étroit. Ses membres sont lourds et lents et il peine à se retourner dans le lit. Il a la nausée bien sûr, cette nausée alcoolique dont il sait qu'elle finira par se calmer sans qu'il vomisse. Il a chaud et pourtant il ne doit pas faire plus de 17 degrés dans la chambre. Déjà son semi coma le reprend et les démons le guettent de nouveau. Pour les chasser, il essaie de penser à autre chose, à la neige pure des sommets, à cette neige qui adoucit les crêtes les plus dures en les recouvrant d'une pellicule de rondeurs, il essaie de penser à ses skis

qui carresseront bientôt cette neige, il répète mentalement les mouvements, imagine de nouveaux itinéraires sur les pentes de Maurienne. Mais rien n'y fait, il skie maintenant sur une neige rouge dans une pente sans fin qui s'enfonce vers de ténèbres inquiétantes. Alors il se laisse aller vers ses ténèbres, rassemblant tout son courage alcoolique, il se dit qu'il aura la force de les affronter cette nuit.

Il ouvre les yeux doucement. Sa tête est lourde et douloureuse ce matin encore. Le bruit qui l'a réveillé, il le comprend enfin, c'est le radio réveil qui s'époumonne dans la chambre. France Info comme toujours. En tournant la tête, il aperçoit l'heure en chiffres rouges : 7h32. Cela fait donc déjà trois quarts d'heures que France Info remplit la pièce de ses flashes répétitifs. Il se lève péniblement tant son corps est lourd de l'alcool et des médicaments. Chaque matin, il semble qu'il ait soixante dix ans à vingt neuf ans. Il traîne ce corps de vieillard jusque dans la salle de bain de l'autre côté du couloir. L'eau chaude de la douche réveille doucement ses sens. En sortant de la douche, il a froid bien sûr. Il faudra bien qu'il allume le chauffage, il ne doit pas faire plus de 4 ou 5 degrés dehors. La seconde épreuve du matin après le lever consiste à se regarder dans la glace. Regarder ce visage de plus en plus ravagé par ces soirs et ces nuits, ce visage détesté pour tant de raisons, ce visage qui devrait être immobile pour toujours depuis longtemps. Les cernes sont tellement larges qu'ils semblent disputer un peu plus de surface sur chaque joue tous les jours. Il remet machinalement en place le ruban noir à son bras gauche, ce ruban pour lui rappeler ce qu'il n'a pas oublié.

Il est en retard encore une fois. Il est temps de revêtir la tenue de travail, la tenue du gendarme auxiliaire Morin.

Une gendarmerie, du pain et un coup de téléphone

La gendarmerie de Saint Jean de Maurienne est une bâtisse bien laide des années 70. Un poulailler cubique affreux jusque dans sa couleur orangée délavée et ses ouvertures saillantes en vieux béton. Le plus terrible reste sûrement que la gendarmerie est l'une des premières constructions que rencontrent les touristes lorsqu'ils arrivent dans la ville. Bienvenue ...

Saint Jean de Maurienne n'est de toute façon pas une ville qui fait dans le sexy. La ville garde depuis des siècles l'accès à la vallée de la Maurienne, cette vallée qui conduit directement en Italie via le col du Mont Cenis ou le tunnel du Fréjus maintenant. Cette position stratégique a fait de cette ville une évidence géographique dont il ne reste que des vestiges aujourd'hui. La ville semble s'être lentement endormie au fur et à mesure où les voyageurs transfrontaliers ont commencé à se désintéresser de cette étape trop pressés de rejoindre ou laisser derrière la frontière aux volants de leurs camions polluants. Alors Saint Jean de Maurienne a grisé ses façades, s'est mise à bouder de n'être plus aussi importante qu'auparavant. Elle a commencé à se fondre dans le paysage de rocaille qui l'entoure, comme pour se faire oublier, se cacher.

Saint Jean reste tout de même une sous-préfecture de la Savoie et à ce titre entre autres, possède sa Gendarmerie Nationale. 70 poulets dans ce cube glauque vivant bon an mal an les transhumances d'été et d'hiver de myriades de touristes attirés par l'air pur ou la neige. Il y a forcément tout dans une gendarmerie comme celle-là : un peloton autoroutier, un peloton de montagne, une section de recherche, ... Tout l'attirail pour maintenir l'ordre dans cette vallée dont la population est multipliée par 50 pendant une trentaine de jours chaque année.

Il est 7h30 et il arrive enfin à son poste avec trente minutes de retard comme d'habitude. L'adjudant Gilloz, un enfant du cru, l'attend patiemment derrière le comptoir d'accueil.

- Une demi-heure, faut pas se plaindre ... lance-t-il narquois
- Désolé mon adjudant
- Si seulement t'étais vraiment désolé ...

L'adjudant Gilloz qui fait des pieds et des mains au propre comme au figuré pour ne pas quitter ses montagnes depuis plus de 20 ans est ce qu'on pourrait appeler un pilier de l'endroit. Enfin pilier n'est pas tout à fait le terme exact parce qu'un pilier est un objet plutôt haut et effilé. Gilloz ferait plutôt dans le trapu et le ventru dans les un mètre soixante cinq pour quarante cinq ans. Son goût immodéré pour l'action ou la marche à pied provoque chez lui une affection particulière pour le comptoir d'accueil qu'il occupe parfois quinze ou seize heures d'affilé sans ressentir aucune lassitude. Cette prédisposition naturelle lui vaut le surnom de patron du zinc. Il vient de passer la nuit derrière « son » comptoir mais n'engueule pas le simple adjoint qui déboule avec une demi-heure de retard la chemise sortie du pantalon et les lacets pas encore faits. Il faut dire qu'il a l'habitude de l'adjoint Morin qu'il appelle « la tronche » autant pour sa tête ravagée du matin que pour le niveau d'étude de l'intéressé. Niveau d'étude qui reste une grande énigme pour lui qui dût se reprendre à trois fois avant d'obtenir le bac et ce alors que la première tentative eut lieu en 1968, année où il fut probablement le seul recalé de France et de Navarre.

- Il reste du café, t'en veux ?
- Avec plaisir !

Les longues années passées à l'accueil avait au moins forgé le talent sans égal de l'adjudant Gilloz dans la confection du café. Son café était réputé même chez les clients récurrents du gnouf et il n'était pas rare que les quelques clodos de Saint Jean se fassent coffrer volontairement en hiver pour avoir droit à une tasse du précieux nectar.

- Tiens fiston, fais gaffe, il est bien chaud.

- Merci Patrick.
- Pas de quoi. Putain, t'as une de ces tronches ce matin, tu ferais peur à une compagnie de CRS bas du front !
- Je sais ouais, mal dormi.
- Je vois.

L'adjudant ne cherchera pas à en savoir plus, il sait de toute façon que Morin ne lui dira rien. Le commandant leur avait demandé de ne pas poser trop de questions au même lorsqu'il était arrivé il y a un an. Ils ont tous respecté la consigne. Tous savent qu'il a morflé mais personne n'a cherché à en savoir plus même si ce n'est pas banal un pilote de chasse qui finit gendarme-adjoint dans une sous-préfecture. Il y a bien le jeune Hérault qui avait tenté une approche un jour. Il lui avait demandé comment il s'était retrouvé là. Morin avait serré la mâchoire à s'en briser les dents avant de lâcher qu'il y avait eu un problème un jour à Nancy. Rien de plus et tout le monde a compris qu'il ne fallait pas chercher.

- Du monde cette nuit ?
- Rien, pas un rat ! C'est la première fois en quinze jours qu'il n'y pas un pékin de toute la nuit.
- Pas plus mal, non ?
- Je sais pas, en tout cas on n'use pas trop de pages sur la main courante.
- Ouep, tu m'étonnes.

A ce moment là, la sonnette de la porte d'entrée se retentit dans la pièce. Elle est douce cette sonnette mais on la maudit parfois en pleine nuit lorsqu'on a enfin réussi à s'endormir entre deux visites de « clients ».

- J'y vais

Pas moyen de laisser quelqu'un d'autre ouvrir la porte, Gilloz en a toujours fait une question d'honneur et même de hiérarchie avec le même : c'est lui qui accueille les clients, un point c'est tout. Morin ne se bat plus depuis des mois sur le sujet, de toute façon, ce matin, avec la migraine qu'il trimballe, il est content que l'adjudant y aille.

- Entrez Madame.

L'adjudant revient de la porte en tête suivi d'une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux courts et aux lunettes trop grosses. Morin a un léger haussement de sourcil en apercevant la cliente. Un look très années 80 pense-t-il. Elle porte un jean et un chemisier blanc sous un espèce de tablier à liserés verts comme ceux que porte les commerçantes dans les boucheries ou les boulangeries.

- Qu'est ce qui vous amène, Madame ?
- On m'a volé pour au moins 50 euros de pain et de confiserie ce matin, y a pas une demi heure.
- Je vois, vous êtes boulangère ?
- Mon mari est boulanger, moi, je tiens la boutique, on a la boulangerie de la rue de la Libération, un peu plus haut, à côté de la place de la sous-préfecture.
- Vous souhaitez porter plainte ?
- Ben je sais pas, vous allez y faire quelque chose ?
- Je ... C'est à dire que ce n'est pas une grosse infraction, vous n'avez pas été menacée ?
- Ah non, non, j'étais partie dans l'arrière boutique, chercher les gâteaux pour les mettre dans le présentoir. Je me suis abenstée pas plus de dix minutes et en revenant, je me suis aperçu qu'il manquait plusieurs baguettes et tout l'étalage de confiserie que j'ai juste devant ma caisse : les cartons étaient par terre mais y avait plus la marchandise.
- Très bien, ce que je peux vous proposer, plutôt que de porter plainte, c'est de déposer une

main-courante, on verra ce qu'on peut faire.

Gilloz jubile intérieurement, après une nuit vierge, il va enfin avoir «sa» petite main-courante, histoire d'aller dormir avec un certain sentiment du devoir accompli.

– Vous n'allez rien faire quoi ...

En une phrase, la boulangère vient de ruiner la petite joie de Gilloz qui d'un seul coup se rengorge dans son uniforme en bombant le torse.

– Madame, nous ne pouvons pas être partout et il n'y a pas eu d'atteinte aux personnes mais puisque vous insistez, je vais vous envoyer le gendarme-adjoint Morin ici présent qui fera les constatations d'usage et mènera une enquête de routine.

Morin relève la tête, pas certain d'avoir bien compris ce que vient de dire l'adjudant. Il était tranquillement en train de nouer ses lacets en attendant que le café refroidisse et voilà qu'il va falloir qu'il sorte enquêter pour un vol de miches de pain ?

– Mon adjudant, je ...

Au regard que lui jette l'adjudant, Morin comprend qu'il est inutile de discuter, c'est un ordre donné par un supérieur, point barre.

– Voici la main courante, Madame, veuillez rédiger votre grief en n'omettant pas de décliner votre identité et votre adresse.

Gilloz aime bien devenir obséquieux, officiel, militaire même. Il en retire une fierté que seuls les amoureux du drapeau et du corps peuvent ressentir.

La boulangère s'exécute, toute heureuse de pouvoir coucher son malheur sur le papier. Son écriture et son orthographe sont à peu près aussi hésitantes que celles de l'adjudant mais enfin, elle réussit à expliquer dans les grandes lignes l'immense préjudice qu'elle vient de subir.

Alors que l'adjudant surveille de près la prose de la boulangère, le téléphone sonne, cette fameuse sonnerie qui emplit de son bruit strident tout le rez de chaussée de la gendarmerie ou presque. Cette particularité sonore entraîne une réponse souvent quasi instantannée du gendarme en charge de l'accueil, ce qui impressionne souvent les interlocuteurs. Morin décroche promptement le combiné.

– Gendarmerie Nationale de Saint-Jean de Maurienne, bonjour.

– Bonjour Monsieur, je souhaiterais parler au commandant Laborie s'il vous plait.

– Euh ... Le commandant n'est pas encore à son poste, Madame.

– Eh bien reveillez-le !

– Je peux peut-être vous aider ...

– Oui, en reveillant le commandant Laborie, je suis Claire Malassigné, la directrice de l'école hôtelière d'Albiez-Montrond et je vous dis que je dois parler au commandant Laborie tout de suite.

Morin se souvient immédiatement que cette Malassigné est une amie du commandant, elle est déjà venue dîner chez le commandant un soir où il y était aussi. Sans hésiter plus longtemps, il met la ligne en attente et tape le numéro de l'appartement du commandant.

– Oui, allo ?

– Madame Laborie, bonjour, c'est Etienne.

– Bonjour Etienne, qu'est ce qui se passe ?

– Il y a un coup de fil urgent pour le commandant.

– Je l'appelle.

– Merci

Morin entend le bruit étouffé de la femme du commandant appelant son mari à l'autre bout de l'appartement.

– Qu'est ce qu'il y a Etienne ?

– J'ai une certaine Claire Malassigné qui souhaite te parler urgemment.

– Claire ??? Je... Elle t'a dit pourquoi ?

– Non

– Ah ok, très bien passe-la moi.

La voix très mal à l'aise du commandant surprend Morin. Le commandant n'a pas du tout l'habitude de se laisser démonter et il garde son assurance et son calme la plupart du temps. Il surveille machinalement la durée de la conversation grâce au petit témoin lumineux sur le téléphone pendant que Gilloz tente de se débarrasser de la boulangère qui semble vouloir débiter l'ensemble de ses malheurs là, maintenant, tout de suite à l'adjudant. Gilloz lance quelques regards désespérés à Morin. L'adjudant finit par s'en sortir d'une pirouette magnifique :

– Oui, bon, vous aurez le temps de parler de tout cela avec le gendarme Morin : il va vous raccompagner à la boulangerie pour euh ... pour sécuriser l'endroit et euh ... faire les constatations d'usage.

Ben voyons, pensa Morin, comme si on sécurisait le lieu d'un vol de miches. Et depuis quand on fait des constatations pour une main-courante de ce genre ? Fais chier ...

Gilloz lui fait un petit signe de tête qui signifie qu'il est temps d'y aller. De mauvaise grâce, Morin attrape sa parka bleue de la gendarmerie, avale deux gorgées de café chaud et suit la boulangère vers la sortie sans oublier de jeter un regard noir à l'adjudant qui, de son côté, affiche un large sourire de satisfaction.

A la sortie de la gendarmerie, ils prennent tous les deux à droite et remontent vers le centre ville. Au moment de passer devant la grille du parking de la gendarmerie, le 4x4 du commandant leur passe en trombe juste devant. Le visage figé du commandant au volant frappe Morin.

– Il n'a pas l'air dans son assiette... se dit-il.

– Si même les gendarmes roulent vite, où va-t-on ? S'inquiète la boulangère.

Et la voilà partie dans une longue tirade sur la sécurité routière, que les clients ont parfois peur d'entrer ou sortir de la boutique qui donne presque directement sur la rue tant les voitures passent vite, ... Si vous faisiez votre travail aussi. On les connaît ceux qui roulent vite...

Morin n'écoute pas de toute façon. Il écoute rarement les gens, tout occupé qu'il est à écouter ses propres voix, à contenir ses démons.

– Vous avez pas de pistolet, vous ?

La question de la boulangère sort Morin de sa torpeur.

– Ah non, je suis encore un jeune gendarme auxiliaire, je n'ai pas le droit de porter une arme encore.

– Ah bon. Je savais pas qu'y avait des apprentis aussi dans la gendarmerie.

– Si, si, C'est très courant.

Sa réponse à cette question est toute prête, depuis le début il utilise cette réponse à laquelle ils avaient pensé avec le commandant. C'est un mensonge bien sûr mais l'essentiel, c'est que les gens y croient. De toute façon, le mot «apprenti» a relancé la boulangère dans un litanie sur les jeunes qui ne veulent plus travailler, c'est pas comme de son temps, ... Morin se remet en pilotage automatique instantanément comme une déformation de son ancienne profession.

Une enquête criminelle

La boulangerie est coincée au bord de la rue juste après un minuscule trottoir. Le magasin n'est pas tout jeune mais au moins tenu avec soin et le tout donne confiance lorsque l'on entre. L'odeur de pain chaud surtout donne immédiatement envie de grignoter du bon pain frais sans rien dessus, juste croquer la crouste et profiter de la mie. Morin se rappelle surtout qu'il n'a rien mangé ce matin et qu'un demi café ne nourrit pas son homme. Le seul détail qui jure avec l'ensemble, ce sont les cartons de friandises qui servaient de présentoirs hier encore et qui gisent, vides, sur le sol ce matin.

- Ben voilà, voilà comment j'ai trouvé ça en revenant de derrière.

- Je vois.

- J'ai rien touché

Le sourcil droit de Morin se lève légèrement et la boulangère se dit qu'il ne comprend pas ce qu'elle vient de lui dire.

- Ben oui, pour les empreintes et les photos, tout ça quoi.

Morin s'apprête à éclater de rire mais se retient au dernier moment en comprenant que la boulangère est tout à fait sérieuse et s'attend à ce qu'il sorte tout un attirail de police scientifique comme elle l'a vu à la télé dimanche dernier ... pour un vol de bombons ...

- Je ...

Morin ne trouve rien à répondre et tente de dissimuler son embarras en prenant l'air concentré sur les cartons qui jonchent le sol. Soudain, un cri salvateur vient le délivrer de cette situation désagréable.

- Eh, oh !! Reviens là espèce de ...

Une voix vocifère manifestement dans une pièce proche. La boulangère, après un temps d'arrêt, se précipite derrière son comptoir vers une porte donnant sur l'arrière boutique. Morin lui emboîte immédiatement le pas dans un mouvement instinctif.

- Qu'est ce qu'il y a Marc ? S'écrie la boulangère avec cette voix anxieuse et tendue qu'ont les femmes avant de se mettre à pleurer.

Ils arrivent dans une pièce un peu sombre qui sert de fournil, une salle nettement moins nette que la boutique d'ailleurs. La boulangère traverse la pièce au galop et se dirige vers une porte ouverte donnant sur la rue. Malgré le contre-jour, on peut apercevoir un mur gris et décrépi de l'autre côté de la chaussée. La boulangère atteint la première l'air libre suivie de près par Morin. La rue est en fait une petite ruelle assez étroite et très en pente qui conduit vers les hauteurs nord de Saint Jean de Maurienne. Une vingtaine de mètres devant, Morin aperçoit ce qu'il identifie comme le boulanger, un petit bonhomme ventripotent habillé d'un pantalon gris bleu à carreaux fins et un T-Shirt blanc crasseux. Il remonte la ruelle tout en s'égosillant contre le « saligaud » qui doit, de toute évidence être la silhouette déjà lointaine qui court loin devant le boulanger.

- Gendarmerie Nationale, arrêtez-vous ! Lance Morin sans trop de conviction.

La sommation reste, comme prévu, sans effet et le jeune gendarme se lance à la poursuite des deux protagonistes. La pente est raide et le boulanger, sérieusement handicapé par son surpoids est vite rattrapé par Morin alors qu'il voit s'éloigner sa proie. Morin le dépasse en lui jetant à peine un regard. De toute façon, le boulanger ne regarde rien d'autre que le bitume puisqu'il est plié en deux, les mains sur les genoux, cherchant à reprendre son souffle après cet effort somme toute

violent pour sa corpulence.

La silhouette, elle, n'attend pas ses poursuivants et possède déjà une confortable avance sur Morin. Mais le gendarme ne perd pas espoir : de hauts murs bordent la ruelle et empêchent totalement le fuyard d'imaginer une autre option que de gravir la ruelle jusqu'en haut.

Même débutant, Morin possède déjà quelques réflexes et il est déjà en train de détailler son client : chaussures de montagne, jean et parka noire avec sa capuche sur la tête.

- Il est pas grand celui-là, ça doit être un ado d'une quinzaine d'années. Ils ont du faire un pari à la con entre potes. Quelle idée d'aller chourrer des bombecs dans une boulangerie ! Ils n'ont pas envoyé le meilleur en plus, il court comme une fille !

Pourtant Morin ne gagne pas vraiment de terrain, au contraire même. Il faut dire que le sang frappe déjà violemment ses tempes et il se souvient soudain de la soirée d'hier, du whisky, des somnifères ... Quelle idée de ne pas prendre de petit déjeuner ce matin en plus ! On court moins vite avec la gueule de bois et le ventre vide, en voilà une nouvelle. La respiration se fait haletante, les foulées se raccourcissent et Morin voit s'éloigner inexorablement le même devant lui.

- Oh et puis merde, ce n'est qu'un même, ce ne sont que des bombons, y a pas mort d'homme !

Son cerveau réussit toujours à trouver une excuse pour valider ce que lui dit son corps et de toute évidence, il n'aurait pas pu courir beaucoup plus longtemps.

- Ben alors, vous le laissez filer ?

Le boulanger n'a pas mis de temps à rattrapper Morin un peu plus haut dans la rue. Son ton réprobateur trahit sa déception de ne pouvoir mettre la main sur son voleur.

- Pas la forme ce matin.
- Pas la forme !? Mais je m'en fous moi, c'est votre boulot de courir après les arabes qui nous volent quand même !
- Je ne vais pas courir dans toute la ville juste pour un vol de bombon, monsieur. Comment savez-vous qu'il est maghrebin, vous l'avez vu, vous pourriez l'identifier ?
- Je ... Oui, enfin non, je l'ai pas vraiment vu mais ça peut être qu'un arabe, ils sont voleurs de toute façon et il y en a plein qui traînent par ici.
- Donc vous n'avez pas vu son visage ?
- Je pourrais le voir si vous l'aviez attrapé ! C'est un arabe je vous dis. Y en a de trop de toute façon alors voilà ce qui arrive, on n'est plus en sécurité. Si vous faisiez votre boulot et que vous protégez les honnêtes gens, on n'en serait pas là.
- Bien sûr, monsieur. Je vois bien ce que vous voulez dire.
- Ah, vous voyiez, vous aussi, vous êtes d'accord avec ça.
- Euh, on ne peut pas vraiment dire ça. Dites-moi, est-ce que vous savez ce que « incitation à la haine raciale » veut dire ? Vous savez qu'en France, c'est un délit ?
- Ah je vois, c'est moi que vous voulez foutre au gnouf alors que c'est moi la victime. Bravo, elle est belle la France, on est bien embarqué avec des gens comme vous !
- Ecoutez monsieur, on va s'arrêter là avant que les choses ne dérapent. Je vous propose de passer à la Gendarmerie pour déposer une main courante pour la violation de propriété dont vous venez de faire l'objet, nous aviserons ensuite de la procédure à suivre.

Sur ce, le gendarme tourne les talons et redescend la ruelle vers la rue de la ?. Au passage, il croise la boulangère toute étonnée de le voir revenir tout seul.

- Alors, vous l'avez pas attrapé ? Demande-t-elle d'un ton peu avenant.
- Non, mais estimez-vous heureuse que je n'embarque pas votre mari. Bonne journée, madame.

La boulangère reste pantoise sur le trottoir devant l'arrière boutique et regarde s'éloigner Morin, l'air incrédule. Puis elle tourne la tête vers son mari qui la rejoint, elle lui fait un signe de la tête en écartant les bras pour l'interroger. Lui fait un signe de dépit avec la main en secouant la tête.

Sur le chemin du retour, Morin rumine son échec et se dit qu'il a deux mots à dire à Gilloz. C'est bien à cause de lui qu'il s'est retrouvé dans cette foutue boulangerie. Quelle idée de l'envoyer enquêter sur un vol de bombons ! L'avantage de rentrer à pied cependant, c'est qu'on peut s'arrêter dans les différents bars qui jalonnent la parcours pour, officiellement, faire une petite enquête de voisinage et officieusement contenter ce corps qui déjà réclame sa première dose ethylique de la journée.

- IV -

Cette famille